

L'ÉCHO DU SUD-OUEST

Bordeaux - LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. - TÉLÉPHONE : 672 X (POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5)



Vous vous reconnaîtrez comme notre Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie Française.

LA JOURNÉE

Le début de la séance d'aujourd'hui. M. Brisson a prononcé, aux applaudissements unanimes de la Chambre, l'éloge funèbre du doyen d'âge de l'Assemblée, M. Raoulin; la séance a été levée pendant une heure en signe de deuil.

LA FORCE OCCULTE

Les journaux ont été très indiscrets ces jours-ci. Ils ont pénétré dans les confidences d'un bloc. Ils ont flairé, interrogé et recueilli beaucoup de confidences.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Le président de la République, la Chambre, le Sénat, le suffrage universel, tout cela n'est que de la façade; le vrai, l'unique pouvoir qui mène la France, c'est le Grand-Orient.

GAZETTE

Un journaliste ministériel, dont la prétention visible est d'avoir plus d'esprit que tout le monde, probablement parce qu'il en est épris et n'en fait qu'une consommation fort restreinte, se demandait aujourd'hui pourquoi les catholiques tiennent tant à leurs écoles libres alors que l'État a la bonne grâce de vouloir assumer à lui tout seul les charges et les responsabilités de l'enseignement public.

CHANGEMENT DE MENTALITÉ

Certes, M. Fabien Coesbron a été patriotiquement inspiré en demandant à la Chambre d'opposer la question préalable au projet de loi de M. Combes contre la liberté de conscience et la liberté d'enseignement.

ROME

Le 24 mars. Rome, le 24 mars. Aujourd'hui paraît dans "l'Observateur Romano" une lettre apostolique en vertu de laquelle la Commission biblique contiendra des grades académiques d'écriture Sainte.

MORT DE M. RAULINE

L'erronduement de Saint-Lô, nous pouvons même dire le département de la Manche est mis en deuil par la mort de M. Gustave Rauline qui représentait à la Chambre la circonscription du chef-lieu départemental depuis le 20 février 1896.

SANS ABILE

Les Anglais sont très fiers de leur prospérité matérielle et s'en vantent volontiers. Ils y ajoutent quelques lacunes. C'est ainsi que la Commission d'hygiène publique, à Londres, vient d'établir cette curieuse statistique.

FEUILLETON DU 5 MARS 1934 - 47 - Les Millions des Rufford TROISIÈME PARTIE PAUVRES ET MILLIONNAIRES AU VENEZUELA (suite)

— Mais de quelle partie de la Bretagne? — De Vannes. — Mais quelle coïncidence! Nous sommes tout à fait compatriotes. — Tout à fait. — Vous connaissez Auray, évidemment? — Si je le connais! Ça été pour moi malheur. — Dites donc, mon ami. Ça vous soulagera. — J'en suis convaincu. J'ai été élève de l'école des Beaux-Arts et j'ai suivi les cours de sculpture. Vous ne vous en êtes jamais aperçu, n'est-ce pas? — Jamais, n'est-ce pas? Mais lorsque que vous me révélerez votre ancienne profession, il me revient des souvenirs et j'étais sûr qu'elle était de vous voir juger les choses un artiste. — Avouez que je les jugeais surtout en marchand. — Ça n'empêchait pas. Vous êtes devenu un commerçant très habile. — J'exerçais mon art dans mon pays à Vannes. C'est là que je m'étais marié et que j'avais un fils. Celui-ci atteignit ses cinq ans, lorsque je reçus la visite d'un homme qui venait me demander de faire le buste de sa fille, une enfant qu'il adorait. J'acceptai. Les séances de pose eurent lieu à Auray, chez lui. — Qui était cet homme? demanda Jean. — Un commerçant qui vendait de tout et faisait un peu tous les métiers. — Carondal? — Carondal? — Je suis que vous le connaissez. — Oui, Jean, je vous dirai tout pour vous aider que moi aussi je suis Breton. — Breton? — Oui, comme vous, mon ami.

d'un voleur, enfin! Que de fois je l'ai entendu dire de moi, par mon père et mes gens, par exemple. — Voilà l'honneur aux mains duquel je suis tombé! La fille de Carondal, qui n'était qu'une enfant, était gâtée, capricieuse et nullement jolie. Elle rendait la pose difficile; néanmoins, je finis par arriver au bout de mon œuvre. Quand ce fut terminé, le père me dit : — La terre-culte ne me plaît pas. — Que désirez-vous donc? — Un marbre. — Un marbre? — Le blanc ou le noir? — Le blanc, car c'est plus digne. — Mais, n'avez-vous pas mieux? — Un bronze, c'est mieux. — Je pris le temps de faire ce qu'il désirait, et quand je lui apportai le bronze, il me dit : — Nous avons convenu que ce serait six cent francs. — Cher monsieur, vous êtes un grand artiste et je veux vous prouver que je ne suis pas avec les artistes; voilà mille francs. — Je me tendis une liasse de billets de cent francs tout de suite. — Je me pris sans défiance et rapportais cet argent chez moi, à Vannes. J'en remis une partie à ma femme pour les besoins du ménage et je me servis du reste pour acheter quelques paiements de mon côté. J'agissais en pleine sécurité et ne pris garde à certaines rumeurs qui commençaient à courir dans la ville. On disait qu'on avait vu des billets de banque faux en circulation; on ajoutait que le Parquet était saisi de l'affaire. — Un jour, je reçus une assignation à com-

paraître devant le juge d'instruction qui me demanda si tel et tel billet qu'il me montra n'avait pas été en ma possession. Je le niai; mais j'étais aperçu que les billets étaient neufs comme ceux que Carondal m'avait remis, je le dis au juge en toute simplicité. On fit venir Carondal qui, lui, se tint; premièrement de m'avoir remis les billets neufs, deuxièmement de m'avoir commandé le buste de sa fille. — A partir de ce moment, je sentis que l'affaire tournait mal pour moi. Une perquisition eut lieu dans ma maison. On ne trouva rien dans la maison même, mais se cherchant dans le jardin et atteignant au milieu d'un fourreau de bronzailles qui était accolé contre le mur du fond, les agents aperçurent une masse sombre qu'on s'empressa de saisir. C'était une caisse contenant un matériel destiné à la confection des faux billets de banque et quelques liasses de ces billets. J'étais perdu. On me mit en état d'arrestation. Le soir même, ma pauvre femme s'arrêta. Le coup avait été trop fort pour sa frêle organisation. — Dans la solitude de ma cellule d'infirmerie, je pris mon front contre mes deux mains, me demandant qui avait fait cette horrible chose et dans quel intérêt, et je ne pouvais rien trouver que cette réponse : — C'est ce Carondal; c'est lui qui m'a payé ce faux billet, et voyant qu'il était découvert, c'est lui qui a détourné les soupçons sur moi. — Je répétais cela aux juges; je le dis encore au grand jour des assises. Rien n'y fit. Le ministère public m'objectait sans cesse qu'un avis trouvé de la fausse monnaie chez moi. Malgré une très brillante plaidoirie de mon avocat, je me voyais condamné à



M. Charles Bos expose dans le Rappel ses griefs contre la politique de M. Combes. Deux passages méritent d'être cités.

Et pourquoi? C'est parce que M. Combes a permis de conserver les écoles où l'on enseignait le savoir sans la patrie! Assurément l'état de désorganisation dans lequel M. Pellétan a mis notre marine est effrayant. Mais plus effrayant encore peut-être est l'état de décomposition dans lequel M. Combes mettra la jeunesse française, l'état d'abaissement dans lequel il mettra la France! J. B.

COMMENT ON ENFANTE LE CÉSARISME

M. Charles Bos expose dans le Rappel ses griefs contre la politique de M. Combes. Deux passages méritent d'être cités. Les deux hommes s'étranglèrent. — O mon Dieu! gémit Parfin, vous êtes bon! Votre haine, votre vengeance, après tant et tant d'années de souffrances et de tristesses, votre justice, à vous, est immuable. Voilà que ma réhabilitation commence, et par la bouche d'un ami, le monde enfin me procure l'innocence. Vous savez si je le suis. Et maintenant, je vous en supplie, vous dévoilerez le coupable, car il le faut, n'est-ce pas? pour que mon fils, mon enfant, puisse porter fièrement mon nom. Je vais mourir avec cette espérance. — Jean avait écarquillé, débout et ému, cette ardente prière. Il dit : — Calmez-vous, Henri; Dieu, certes, vous écoute, et s'il le veut bien, fera de moi son instrument; je suis tout prêt. — Mais les jours du pauvre furent épuisés. Le lendemain, il était à l'agonie. Il exhalait son âme dans une extase angélique qui fut sa dernière joie. Quand un malade se meurt et que son agonie commence, son plus intime ami prend place à son chevet, un clerge à la main, veillant sur le mourant. A peine celui-ci a-t-il rendu le dernier soupir qu'un être d'élite dont la main vacillante symbolise, sans doute, la vie humaine prête à disperser et reculant dans la nuit et le mystère. (A suivre.) CHARLES DE VITTE. Droits de traduction et de reproduction réservés.

« Le Mois littéraire et pittoresque » REVUE DES FAMILLES Abonnement : France, 12 francs; étranger, 14 francs. Un numéro spécimen est envoyé franco sur demande - Paris, 6, rue Bayard.